

Du côté du Salon du livre
et de la presse jeunesse
à Montreuil

ENTRETIEN
AVEC
NATHALIE
DONIKIAN

Propos recueillis par
ÉTIENNE GOMEZ

Il fut un temps où le « Salon du livre de jeunesse » à Montreuil, initiative locale portée pour la première fois en 1985 par l'« Association pour le livre et la lecture en Seine-Saint-Denis », se tenait pour partie dans la salle des fêtes de l'hôtel de ville et, pour le reste, dans des salles aux noms aussi exotiques que Tombouctou, Zanzibar ou Valparaiso, au Centre des expositions sur la même place. Nathalie Donikian, aujourd'hui directrice littéraire et responsable de la programmation, est arrivée en 1989, année où ce qui est devenu le Salon du livre et de la presse jeunesse était prolongé pour la première fois par une journée professionnelle. Nathalie Donikian a alors participé à la fondation, en 1993, du Centre de promotion du livre jeunesse, dirigé par Henriette Zoughebi, puis par Sylvie Vassallo à partir de 2001. Elle a accepté de nous rencontrer pour nous parler du Salon et de son envergure internationale, du Centre et de ses nombreuses actions en faveur de la lecture sur tout le territoire, mais aussi du rôle des traducteurs littéraires d'un côté comme de l'autre.

Nathalie Donikian, l'envergure internationale du Salon n'a rien enlevé à la mission territoriale du Centre. Comment ce rapport a-t-il évolué ?

Le Salon est à l'origine le fruit d'une volonté de la municipalité de Montreuil de faire des ateliers de lecture et de littérature en lien avec les bibliothèques. De fil en aiguille, ces manifestations se sont transformées en festival et ce festival a accueilli le Salon, qui s'est développé petit à petit. Si le Salon est devenu ce qu'il est aujourd'hui, donc, c'est grâce à la volonté du département d'en faire un événement phare

dans la culture des enfants. Encore aujourd'hui, il est financé principalement par le Conseil départemental, même s'il reçoit de plus en plus de fonds de la Préfecture de Seine-Saint-Denis, de la Région Île-de-France, et du ministère de la Culture via la DRAC et le CNL.

Le centre mène une mission de service public plus large en matière de politique culturelle. Le projet « Des livres à soi », introduit en 2014, en est un bon exemple. On organise des ateliers pour rencontrer des médiateurs qui formeront ensuite les parents en situation d'illettrisme et d'analphabétisme en vue de leur redonner confiance et de stimuler chez eux le goût de lire avec les enfants. On a mis au point six ateliers autour de livres atypiques : pop-ups, imagiers, livres audio, etc. On peut très bien raconter des histoires à partir de livres sans texte, or ces parents ont des histoires à raconter, et des langues à transmettre. Ce projet, lauréat de « La France s'engage » en 2015, s'est énormément développé et il continue de le faire sur tout le territoire.

Pour stimuler la lecture chez les jeunes, il faut passer par les parents, mais aussi par les écoles. Quelles sont vos actions de ce point de vue ?

Dans le cadre du salon, on organise de nombreuses manifestations, parmi lesquelles des « Battles littéraires », avec des élèves du secondaire. En trois minutes, seuls ou en groupe, les élèves doivent défendre un livre qui leur plaît, sous une forme de leur choix : poésie, slam, théâtre, etc. Le public applaudit la performance, et c'est la performance la plus applaudie qui fait remporter la victoire au livre ainsi défendu. Les jeunes apprécient particulièrement cette manifestation où tout se joue au chronomètre et à l'applaudimètre, et ils continuent de venir même quand ils passent du collège au lycée. Le comité de la bibliothèque, Lekridezados, y revient chaque année. Ce format peu académique offre un moyen d'accompagner les jeunes dans leur lecture de façon à tirer la « substantifique moelle » des textes, et ils font un très beau travail.

En dehors du salon, le projet « Malles à lire » consiste à mettre en circulation dans les établissements scolaires des malles qui sont autant de salons de lecture itinérants scénographiés (tapis, coussins,

etc.) sur une sélection de thèmes : Gourmandise, Animaux, Peur et frissons, etc., tout en proposant des événements inédits et en faisant de la lecture en tant que telle un moment privilégié.

L'une de ces malles est plus spécifiquement à destination des classes de CM2 de Seine-Saint-Denis qui participent au concours national de lecture à voix haute « Les petits champions de la lecture », créé en 2012 à l'initiative du SNE. La finale s'est déroulée cette année à la Comédie française en présence de Dominique Blanc et Timothée de Fombelle qui en étaient la marraine et le parrain. En Seine-Saint-Denis, chaque équipe est composée d'un binôme fille-garçon. Pour accompagner les enseignants, on développe avec eux des initiatives autour de lectures à voix haute, et, en collaboration avec la DSDEN (Direction des services départementaux de l'Éducation nationale), on fournit chaque année une malle scénographiée, avec lumières et tapis, pleine d'une quarantaine d'ouvrages de littérature contemporaine jeunesse, soit écrits soit traduits en langue française, qui circulent ainsi en complément du fonds des bibliothèques déjà implantées dans les établissements. L'année dernière, on a ainsi accompagné 57 classes dans le département.

Concernant l'éducation artistique et culturelle, on va aussi intervenir sur les littératures graphiques avec trois lycées de la région, car la Région nous a sollicités pour travailler sur le sujet. Nos actions répondent souvent à des appels d'offre. On a aussi des projets « Arts et culture » au collège... Les projets et les actions ne manquent pas, c'est un renouvellement permanent. Tout dépend des financements, car sans financements, on ne proposerait pas d'actions, on resterait dans l'expression d'une volonté, sans grand effet sur le terrain.

Si vous introduisez de nouvelles manifestations, c'est sans doute aussi que vous en abandonnez d'autres ?

Bien sûr. Parmi les actions qui ne sont plus vraiment d'actualité, on peut citer « Juke-box ados », qui a duré une dizaine d'années. Dans des vidéos, des auteurs de littérature ado parlaient de leur adolescence, de leur environnement culturel, de leurs livres, etc. On a ainsi réalisé une soixantaine de portraits d'auteurs qui étaient diffusés sur

des écrans tactiles dans ce qu'on appelait des juke-box : les enfants s'installaient dans une sorte de cube pour écouter au casque les auteurs qui évoquaient leurs univers, notamment musicaux et culturels. Aujourd'hui, les vidéos sont toujours disponibles sur le site du SLPJ+, où l'on trouve désormais un dispositif complémentaire, « BookTube Power », qui permet aux adolescents de déposer sur le site des vidéos qu'ils ont faites eux-mêmes sur les livres qu'ils ont appréciés.

Vous développez par ailleurs des partenariats avec les professionnels des métiers du livre, parmi lesquels les traducteurs. Pouvez-vous nous en parler ?

L'essentiel de notre activité de ce point de vue concerne l'École du livre de jeunesse, que nous avons créée en 2011, et qui fonctionne tout au long de l'année. L'École assure toutes sortes de formations à la médiation en littérature jeunesse : master-classes et ateliers avec des auteurs, des illustrateurs, et parfois des traducteurs. Pour les artistes étrangers invités, on invite aussi souvent leurs traducteurs. La rencontre est d'autant plus stimulante. Le but est de croiser théorie et pratique et de créer des échanges entre des groupes de professionnels très divers du moment qu'ils travaillent avec les enfants et/ou autour de la littérature jeunesse, non pour proposer des recettes mais pour amener tout le monde à réfléchir sur la littérature jeunesse et aux façons de la diffuser auprès des enfants et des familles par le biais des écoles, des centres de loisirs, des bibliothèques, etc.

Les traducteurs n'interviennent pas régulièrement et il est vrai qu'on les voit moins souvent dans le programme que les auteurs et les illustrateurs. Il y a quelques années, Jean-Baptiste Coursaud avait assuré des formations sur les littératures nordiques. Il est possible qu'on ait mis moins d'énergie sur ce sujet ces dernières années, en tout cas on n'exclut pas de réinscrire ce genre d'initiatives dans le programme de 2019-2020. Nous accueillons les propositions de ce point de vue. Personnellement, ce qui m'intéresse particulièrement, c'est la relation subjective du traducteur au texte.

Le Salon n'est donc clairement que la face visible de l'iceberg, le Centre ayant par ailleurs une action tentaculaire. Comment votre calendrier s'organise-t-il ?

En effet, le Salon en tant que tel n'est que l'une des composantes des initiatives du centre. Sur le site du SLPJ+, nous parlons d'ailleurs de « galaxie ». Cependant, c'est le Salon qui a fédéré toutes ces initiatives et c'est toujours à partir de cette expérience qu'on met en place d'autres actions. Le Salon reste un élément très structurant de notre activité. Il a ouvert une quantité de perspectives sur la façon dont on pouvait travailler avec les différents publics dans le cadre de nos actions du côté des médiateurs, des professionnels, mais aussi des enfants, des ados et des jeunes adultes.

En retour, c'est ce travail de terrain qui fait la spécificité du Salon, par opposition en particulier à la foire de Bologne, essentiellement consacrée aux ventes de droits. Cette spécificité s'est affirmée au fil du temps, alors même que le salon est devenu l'un des plus grands salons publics du monde dans le domaine de la littérature jeunesse. Ce n'est pas seulement un espace de vente avec des stands d'éditeurs, c'est avant tout un festival autour de la culture artistique et littéraire des enfants. Ceci correspond bien à la mission première de notre association.

En 34 ans, le Salon n'a cessé d'évoluer, de même que la jeunesse et l'industrie du livre. De ce point de vue, on peut faire ressortir différents faits saillants comme l'avènement du numérique, le bond de la littérature jeunesse dans le marché du livre, l'essor du secteur jeunes adultes il y a une dizaine d'années, l'intérêt particulier que l'on porte aux moins de 13 ans ainsi qu'à la toute petite enfance, ou encore l'évolution du documentaire. Aujourd'hui, par exemple, on fait appel à des illustrateurs sur des sujets scientifiques comme la génétique et on parle désormais d'albums documentaires faisant le lien entre rigueur scientifique et dessin ; avant, on aurait fait des ouvrages beaucoup plus pédagogiques.

Pour développer toutes ces actions, nous sommes aujourd'hui une équipe d'une vingtaine de personnes, et notre calendrier est toujours serré. En période scolaire, ce sont les formations de l'École du livre de jeunesse, les ateliers avec les médiateurs, ou encore la sélection

en littérature jeunesse pour le Salon. À la rentrée, le Salon prend le dessus. À tout cela s'ajoute désormais une date estivale importante avec le festival « Partir en livre », créé en 2015 à l'initiative du CNL puis augmenté à partir de l'année suivante par un parc d'attractions littéraires en Seine-Saint-Denis, installé à Pantin en 2016-2017 et à La Courneuve en 2018.

Le festival « Partir en livre » semble remporter un succès croissant sur le plan national. Quelles sont les nouveautés du parc d'attractions pour l'édition 2018 ?

Cette année, le parc d'attractions s'est déplacé à La Courneuve. En face du lac, sur la grande pelouse du parc Georges Valbon, une installation a été mise en place sur une surface de 10 000 mètres carrés pour accueillir 15 000 enfants autour de 25 animations littéraires différentes en lien avec des univers d'auteurs et d'artistes. Comme on est en extérieur, on développe des jeux géants, en faisant des ponts entre les différents auteurs sous forme de jeux littéraires, énigmes, etc.

Le thème de l'année dernière, à Pantin, c'était « le jardin » : nous proposons donc des jardins de papier, des arrosoirs de lecture, des kiosques à histoires, des jeux de société en rapport avec la nature.

Le thème de cette année, c'est « le monde en chantier » : il s'agit de mettre en relief la diversité des langues et des cultures, avec tout un travail de sensibilisation aux langues du monde. En amont du festival, nous avons lancé une initiative intitulée « Mappemots » : sur des cartes postales illustrées d'un M, d'un O, ou d'un T, chacun a pu écrire un mot, à la fois en français et en traduction dans une langue de son choix, le but étant de créer dans le parc un mur de mots en différentes langues. Visuellement, le résultat est intéressant et évocateur, comme une mappemonde de mots. Sur place, on a également décidé de prolonger cette animation en mettant à la disposition des visiteurs des imagiers et des dictionnaires dans différentes langues, notamment dans les langues les plus parlées en Seine-Saint-Denis où l'on ne compte pas moins de 140 nationalités différentes : arabe, bambara, chinois, créole, espagnol, lingala, polonais, portugais, romani, russe, tamoul, wolof...

Nous avons aussi installé en plein air une bibliothèque avec des livres dans toutes les langues du monde, « Rives polyglottes ». Nous avons accordé la priorité aux ouvrages que nous apprécions, de sorte que les visiteurs pourront les consulter simultanément dans différentes langues. Par exemple, *Loulou*, de Grégoire Solotareff (L'École des Loisirs, 1989), sera disponible en version française mais aussi dans une dizaine de langues étrangères. Nous avons également sollicité Joëlle Jolivet, qui a rangé ses imagiers d'une façon très originale (zoologiques, costumes, etc.). À partir de là, nous avons créé un jeu de magnets et les enfants ont pu « ranger leur monde » à partir des divers éléments composant ces imagiers.

Enfin, nous avons mis en place un atelier, « Tutti Frutti », autour des imagiers bilingues du Père Castor, chez Flammarion : un jeu avec des fruits et des légumes a permis aux tout petits de faire leur « salade de mots ».

Dans le programme global de « Partir en livre », je note deux manifestations autour de la traduction : des « jeux de traduction » avec l'association DULALA au parc Georges Valbon, et un « duo pour clown et traducteur » avec Marie Hermet et Alice Marchand dans les Côtes d'Armor. Les traducteurs littéraires se sont-ils invités dans le festival ?

L'intervention de DULALA (pour « D'une langue à l'autre ») s'inscrit dans le cadre du « Laboratoire des langues » à côté de Mappemots, de la Bibliothèque polyglotte et de Tutti Frutti, dont il a déjà été question. L'idée est de proposer des jeux d'extérieur, plutôt brefs et accessibles, en invitant les enfants à pratiquer différentes langues de façon spontanée.

L'association DULALA est installée à Montreuil et le travail qu'elle fait pour accompagner ou favoriser le bilinguisme chez les enfants est reconnu. Les jeux présentés dans le parc ne forment qu'une petite partie du répertoire qu'elle a mis au point pour permettre aux petits d'appréhender les différentes langues. En français, la grenouille fait coâ-coâ, le canard fait coin-coin, etc. Que font-ils dans les autres langues du monde ?

Cette première collaboration avec DULALA se prolongera en 2019 dans le cadre d'une formation à l'École du livre de jeunesse sur le thème « Littérature de jeunesse et plurilinguisme ». En effet, le livre bilingue est le parent pauvre de l'édition jeunesse. Peu de collections sont visibles. La qualité littéraire fait souvent défaut et la visée est souvent plus pédagogique que culturelle. C'est un sujet qui mérite réflexion car il existe encore peu d'offre, à part chez Didier, par exemple, ou encore Dadoclem et Rue du Monde.

D'ailleurs, dans le Laboratoire des langues, nous avons choisi de mettre en exergue un éditeur marseillais, Le port a jauni, qui fait un travail très intéressant dans ce domaine. Cette maison fondée en 2001 par Mathilde Chèvre est spécialisée dans les albums bilingues français-arabe. On a décidé de consacrer un espace bien particulier à sa production car cela nous intéresse de mettre en valeur des initiatives éditoriales qui offrent une vraie perspective sur les questions de bilinguisme et sur les collaborations entre auteurs, artistes, etc. Nous avons aimé en particulier *Mes idées folles*, de Ramona Badescu, une auteure d'origine roumaine arrivée en France à l'âge de dix ans. L'ouvrage, illustré par un artiste égyptien, Walid Taher, a été traduit en arabe par Georges Daaboul.

Quant à Marie Hermet et Alice Marchand, leur intervention est une idée de l'ATLF. Le festival « Partir en livre » est une initiative lancée par le ministère de la Culture et coordonnée par le CNL. Le mode de fonctionnement mis en place dès la première année consiste à inciter les structures à déposer des dossiers de labellisation et de référencement, sur le modèle de la Fête de la musique. Les événements labellisés reçoivent un financement, les événements référencés reçoivent un kit de communication. Chacun peut ainsi proposer des événements sur tout le territoire, les traducteurs autant que les autres.

Pour la foire de Francfort, l'année dernière, vous avez présenté « Francfort en français ». Pouvez-vous nous parler de cette action ponctuelle et originale ?

Cette action a été sollicitée par l'Institut français qui souhaitait mener une réflexion sur la littérature jeunesse afin de la représenter dans le pavillon français à la foire de Francfort de 2017 où la France était in-

vitée d'honneur. On a donc travaillé avec des éditeurs, des traducteurs aussi, tout au long de l'année 2016, la présidente de l'ATLF, Corinna Gepner, était là lors d'une réunion au Salon, et on a dégagé deux axes : petite enfance, et littérature ado.

Du côté de la petite enfance, le choix s'imposait, car l'album français est mondialement reconnu comme le fleuron de l'édition jeunesse française, à juste titre d'ailleurs, car il représente un travail de création très poussé, exigeant et innovant. On a donc créé un abécédaire avec deux auteurs et vingt-six illustrateurs. Les deux auteurs, Ramona Badescu et Emmanuel Guibert, ont tiré au sort treize lettres chacun, ils ont créé de petites histoires autour de ces lettres et chaque histoire a été illustrée par un illustrateur différent, en fonction de son univers personnel. Nous avons donné la priorité aux illustrateurs dont les livres étaient traduits en Allemagne. Les visiteurs reconnaissaient leurs univers et cela a permis de créer des connivences. Nous avons aussi élaboré des tampons avec des lettrines créées par les différents illustrateurs, que chacun pouvait utiliser pour s'approprier ces différents univers.

Du côté de la littérature ado, l'idée était de remettre en question la prédominance des auteurs anglo-saxons sur le marché mondial et de montrer que bien des auteurs français mériteraient également d'être exportés. L'enjeu de la foire de Francfort, c'est essentiellement la vente de droits. Dans un salon pour le grand public, on n'aurait sans doute pas fait le même travail. Toujours est-il qu'on a élaboré un dispositif intitulé « Miroirs » : treize auteurs (Manon Fargetton, Timothée de Fombelle, Vincent Villeminot, etc.) se sont prêtés à un jeu de questions-réponses avec des « lecteurs experts », des ados qui connaissaient leur univers sur le bout des doigts. L'idée était de représenter les différents genres, récits de vie, fantasy, aventures, etc., tant du point de vue de l'écriture que de la réception, en mettant sur le même plan des auteurs traduits et des auteurs qui ne l'étaient pas encore.

Ces deux actions ont eu beaucoup de succès et elles ont toujours une vie propre. Les vidéos composant la série « Miroirs », en particulier, circulent encore dans les différents Instituts français à l'étranger, qui peuvent toujours remonter l'exposition dans d'autres contextes.

Ne faites-vous pas aussi en ce moment le bilan sur Transbook, un autre projet phare quant à l'ouverture de la littérature jeunesse française sur le marché international ?

« Transbook » est un projet européen mis en place sur quatre ans, de 2014 à 2018, dans le but d'envisager des perspectives innovantes sur le rapport entre imprimé et numérique et d'accompagner les professionnels vers le numérique dans le secteur de la littérature jeunesse, mais aussi d'internationaliser la production européenne dans ce domaine. Sur le premier point, l'objectif n'est pas de mettre imprimé et numérique en concurrence, mais plutôt de stimuler la réflexion sur les nouveaux modes de production et d'animation offerts par le numérique. Dans ce cadre, on a mis en place un cycle de conférences, « From Paper To Screen », ainsi qu'une exposition multi-média, « La Règle et le Jeu : Laboratoire sensoriel de lecture », qui a circulé dans toute l'Europe.

Sur le second point, on a cherché à favoriser la carrière des jeunes créateurs, auteurs et artistes, en nommant des « Ambassadeurs Transbook du livre jeunesse » (en France, Joëlle Jolivet et Benjamin Lacombe ainsi que le duo Icinori, Mayumi Otero et Raphael Urwiller), en créant des « Rendez-vous Tremplin » et des « Master-Classes » dans des cadres divers, en mettant en place le « MĪCE » (Marché international et interprofessionnel de la Création pour Enfants) dans le cadre du salon, et bien sûr en élaborant un programme de mobilité des jeunes créateurs à l'échelle européenne.

Le bilan est donc très positif et on a déposé un dossier « Transbook 2 » à la Commission européenne, car l'ouverture culturelle est un sujet qui nous intéresse depuis longtemps et on souhaite prolonger le travail engagé avec tout un réseau de partenaires européens, parmi lesquels bien sûr des festivals mais aussi des éditeurs, des centres culturels, etc.

En tant que tel, le projet « Transbook » s'inscrivait d'ailleurs dans une continuité car, outre le fait que nous fréquentions depuis longtemps la foire de Bologne, de 2011 à 2013, nous avons déjà bénéficié d'un important financement de la Commission en tant que festival européen. C'est ce qui nous avait permis, en particulier, d'inviter des auteurs étrangers sur le Salon.

Il fut d'ailleurs un temps où le Salon invitait des pays du monde entier : cette époque est-elle révolue ?

Entre 1998 et 2012, en général sur une base biannuelle, le Salon a invité des pays du monde (Afrique du Sud, Allemagne, Brésil, Espagne, Japon, Mexique) ou mis à l'honneur des aires géographiques, linguistiques ou culturelles (l'Afrique, le monde arabe, les pays scandinaves). Ces invitations étaient liées aux Saisons de l'Institut français, qui nous sollicitait pour créer un événement autour de la littérature jeunesse des pays représentés. C'était un travail passionnant, mais chronophage. Il était difficile de savoir quelle partie de la production littéraire de ces pays mettre en avant pour le public français, et nous nous heurtions trop souvent à une dichotomie entre la volonté affichée par ces pays de promouvoir leur littérature et les moyens dont nous disposions pour la mettre en avant dans l'espace du Salon. En effet, au-delà d'une représentation en librairie, nous souhaitions stimuler la jeune création, mettre en place des événements avec les auteurs et les artistes, etc. Malheureusement, ce n'était pas toujours possible. Cette expérience s'est avérée extrêmement riche, mais désormais l'Europe a pris le relais et le programme européen nous a d'ailleurs permis de construire autrement la relation à d'autres cultures.

L'attribution de prix littéraires est un autre moment fort du Salon. Pouvez-vous nous donner quelques éclaircissements sur les évolutions de ce point de vue ?

On a toujours souhaité organiser des prix littéraires car ils représentent un excellent moyen de valoriser la production littéraire, française comme étrangère, en même temps que de créer l'événement. S'il y a eu du mouvement, c'est parce que nos partenariats ne cessent d'évoluer, mais c'est aussi pour des questions de cohérence et de lisibilité.

Au tout début, dans les années 1990, il y a eu les Totems du livre jeunesse, créés en partenariat avec *Télérama*. Ils distinguaient des ouvrages dans plusieurs catégories : album, roman ado, et aussi CD-Rom. Puis il y a eu le Baobab de l'album (2000-2010), unique-

ment dans la catégorie Album. Le jury était toujours présidé par un artiste, Enki Bilal par exemple. En partenariat avec Bayard, il y a eu aussi le prix Tam-Tam (1995-2014), dans des catégories réparties par genres et/ou par tranches d'âge (d'abord Roman seulement, puis BD et Manga). Bayard souhaitait un prix qui soit décerné par les jeunes lecteurs, par le biais de ses deux revues *J'aime lire* et *Je bouquine*. C'est ce qui faisait alors la particularité du prix Tam-Tam. Ce prix s'est arrêté, Bayard ayant notamment souhaité mener d'autres types d'action, et nous n'avons pas désiré le remplacer par un prix similaire car plusieurs prix de jeunes lecteurs avaient vu le jour, comme le prix des Incorruptibles.

En 2011, nous avons mis en place les prix Pépites dans huit catégories, chiffre ensuite réduit à trois (Album, Roman, BD), avec aussi une Pépité d'Or, à partir de 2016. Nos choix ont répondu à une volonté de rester lisible, mais aussi de soutenir des catégories plus fragiles que les autres sur le marché éditorial, comme le livre d'art dans les premiers temps. De 2011 à 2015, on a aussi primé des « romans européens pour adolescents » : dans le cadre d'un festival européen, cela nous semblait pertinent. Aujourd'hui, on réfléchit à des façons de distinguer la production inédite.

En tant que directrice littéraire du Salon, vous êtes d'ailleurs vous-même sollicitée pour décerner des prix littéraires, comme le prix UNICEF de littérature jeunesse.

En effet, l'UNICEF m'a sollicitée cette année, mais seulement en tant que membre du comité de sélection, pas en tant que membre du jury. La sélection se fait autour d'un thème, cette année le thème choisi, « Du déracinement à l'exil », est celui des migrants. On a décidé de faire une action au Salon sur ce point.

Comment envisagez-vous les partenariats qui sont en train de se développer avec les deux associations françaises de traducteurs littéraires que sont l'ATLF et ATLAS ?

La traduction littéraire est une question qui nous intéresse. Nous avons toujours fait des débats autour de la traduction ou invité des

auteurs étrangers dont les livres étaient récemment traduits en France, nous aimons confronter des perspectives différentes autour d'une même thématique.

En ce qui concerne l'ATLF, on organise des joutes de traduction depuis deux ans sur le Salon, à l'initiative de Laurence Kiefé. Je trouve que c'est une chose qui a du sens, car en littérature jeunesse, il y a vraiment matière à cela et le Salon s'y prête. Il y a donc eu des joutes aux deux dernières éditions, une en 2016 (Paola Appelius vs. Marie Hermet sur un texte de Will Mabbitt, en présence de l'auteur et de sa traductrice Valérie Le Plouhinec, ainsi que de Laurence Kiefé), et deux en 2017, une pour la classe bilingue du lycée Camille-Sée (Nathalie Bru vs. Nathalie Peronny sur un texte de Susin Nielsen, modératrice Marie-Anne de Béru) et une pour le grand public (Mathilde Bouhon vs. Isabelle Perrin sur un texte d'Anne Fine, modératrice Dominique Kugler). Je ne sais pas sous quelle forme cela va continuer, mais les joutes ont l'intérêt de mettre en évidence de manière ludique la subjectivité de la traduction, de montrer qu'on ne traduit pas d'une façon linéaire ou littérale. Personnellement, je regrette la prédominance de l'anglo-saxon en littérature jeunesse, car la production littéraire d'autres pays mérite considération aussi.

En ce qui concerne ATLAS, Mona de Pracontal et Julie Sibony sont intervenues en 2017 dans le cadre d'un atelier de traduction sur un texte de Rick Riordan (*L'Oracle caché*, Albin Michel Jeunesse, 2016). La proposition était intéressante, les deux traductrices parfaites mais les conditions n'ont pas été optimales. Le Salon, c'est beaucoup de monde, beaucoup de bruit, et la proposition d'ATLAS nécessitait beaucoup de concentration, ne serait-ce que dans le rapport au corps puisque les jeunes devaient rester assis, comme dans une classe. Je comprends parfaitement qu'ATLAS souhaite développer ces ateliers dans des collèges, dans des lycées, mais le cadre du Salon est spécifique. Pour l'instant, nous n'avons pas reçu d'autres propositions de leur part, mais nous serions heureux de prolonger cette collaboration, sous d'autres formes peut-être.

Ces actions ne font que prolonger un travail déjà commencé par ailleurs. Quand les auteurs sont invités, les traducteurs le sont aussi. Quand les pays scandinaves ont été invités d'honneur au Salon, Jean-Baptiste Coursaud a été sollicité en tant que conseiller littéraire.

Les traducteurs sont des médiateurs et ils jouent un rôle important du point de vue de l'ouverture culturelle. Je me souviens aussi d'un débat sur la traduction littéraire organisé jadis par l'ATLF dans le cadre d'une journée professionnelle. Ce genre d'initiative est toujours pertinent, mais pour le grand public nous privilégions les événements festifs.

À l'occasion du salon de 2017, vous avez lancé « Kibookin », le premier réseau social professionnel autour de la littérature jeunesse. Malgré la déception de ne pas pouvoir s'y inscrire en tant que « traducteur littéraire », on ne peut que saluer cette initiative originale. Que nous réserve l'avenir de Kibookin ?

Ça va changer ! Le réseau a été lancé sur Internet à l'occasion de l'ouverture du 33e Salon, le 29 novembre 2017. En quelques mois, il a réuni environ 1350 membres, et la prochaine édition ne peut que le relancer. L'objectif est que ce réseau social contribue à la création de groupes de professionnels qui vont échanger sur leurs pratiques. Le réseau est encore tout jeune, nous travaillons encore à le transformer et à le structurer, notamment en créant un fil d'actualités et en donnant la possibilité aux usagers de créer des groupes publics ou privés. Par exemple, nous souhaitons mettre en place un groupe « Livres à soi » qui permettra à toutes les personnes ayant pris part au projet d'échanger sur leur expérience. Kibookin devrait être bientôt disponible également sous la forme d'une application sur smartphone. Les traducteurs y sont les bienvenus !